Zeitschrift: Heimatschutz = Patrimoine
Herausgeber: Schweizer Heimatschutz
Band: 63 (1968)
Heft: 3-fr

Buchbesprechung: Les carillons du Valais [Marc Vernet]
Autor: Quinodoz, Jean

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 17.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Les carillons du Valais

La Société suisse des Traditions populaires vient de faire paraître un très beau livre du pasteur Marc Vernet, *Les carillons du Valais*. Cet ouvrage est, à mon avis, l'un des plus précieux qui aient été écrits sur l'art populaire valaisan. Bien présenté, orné de photographies et d'un grand nombre de textes musicaux, il est appelé à rendre de grands services, non seulement à ceux qui s'intéressent au folklore, mais aussi et surtout aux musiciens, car il apporte des connaissances insoupçonnées sur la musique populaire d'un pays qui semblait en avoir si peu.

Le mot carillon vient de quatrillon et quadrillonner, c'est-à-dire faire entendre une musique à l'aide de quatre cloches. Dans certains villages, les termes patois, *tricodon* et *tricodonna*, du latin *tricodunum*, sont encore en usage.

La cloche a tenu, depuis les temps les plus reculés, une place importante, aussi bien dans la musique que dans les manifestations publiques. Pourtant il convient de faire une distinction entre sonner et carillonner. L'action de sonner signifie inviter, appeler; on sonne l'angélus, la messe, le tocsin, tandis que carillonner exprime le contentement, la paix heureuse. Le carillon possède les ressources et la magie de l'orchestre; c'est un orchestre aérien, l'orchestre liturgique des jours de fête et des dimanches gais. On sonne aussi le glas, *pulsatio terroris*, comme on disait autrefois, qui, sans être du carillonnage, s'en rapproche. On peut sonner le glas avec une, deux, ou trois cloches. Un sonneur de mon village disait: « Aux enterrements mes cloches ne sonnent pas, ne chantent pas, elles parlent. » En effet, par une accentuation particulière et un rythme épousant très exactement certaines syllabes, on avait la conviction d'entendre cette sentence: *Té mo, té mo, té bien mo*, ce qui ne manquait pas de produire sur les assistants une impression bizarre et profonde.

Ceux qui se sont spécialisés dans l'art campanaire sont unanimes pour situer dans les Flandres, dès le XVe siècle, la patrie du carillon. Celui d'Alost en serait l'exemple le plus caractéristique. La France possède aussi quelques carillons intéressants, surtout dans le Nord, et les Parisiens ont toujours été fiers de posséder ceux de Saint-Germain l'Auxerrois et de la Samaritaine. On raconte que Lully faisait le trajet de Versailles à Paris, pour écouter la puissante et majestueuse sonnerie de Saint-Germain des Prés. Et voici ce que dit Paul Verlaine, visitant la Hollande: « Comme je mettais en ordre les notes pour ma conférence, j'entendis pour la première fois depuis bien longtemps un vrai carillon flamand. Quelle chose exquise et comme pieuse et gaie, et en quelque sorte vaillante, que ces trilles délicieusement changeants! » Un autre témoignage est celui d'un fondeur français: «Toute la joie du ciel, toute la tristesse des nocturnes si prenants dans le Nord viennent vers nous avec les rires et la voix des cloches. Je ne me rappelle jamais sans émotion cette soirée passée dans les jardins de la vieille abbaye de Saint-Amand-les-Eaux, tandis que le carillonneur de la ville donnait un concert de ces cloches. »

En Suisse, nous pouvons citer le carillon de Genève, construit au XVIIIe siècle, délaissé, puis restauré vers 1850, et celui de Pully-Rosiaz, réalisé d'après les instructions de M. Vernet. Les carillonneurs sont respectivement M. Pierre Segond, organiste à la cathédrale, et M. Marc Vernet, pasteur.

Les carillons que nous venons d'évoquer sont tributaires d'un mécanisme compliqué avec un nombre de cloches pouvant s'élever jusqu'à cinquante. Ainsi le carillonneur dispose d'un instrument aux possibilités multiples, doté d'un répertoire riche et varié, allant de l'air populaire aux œuvres classiques. Ce sont des instruments de concert, exclusivement. Plus modestes sont nos carillons valaisans et, sommes-nous tenté de dire, plus vivants, plus près du peuple. Ils sonnent les dimanches et jours de fête, et ce n'est jamais la même chose d'un clocher à un autre. Chaque carillon a, par la composition de l'accord, son caractère propre et un répertoire original. Le nombre des cloches est de trois à six, le mécanisme rudimentaire. Les battants sont mis en mouvement par de simples cordes reliées aux mains et aux pieds du sonneur, qui devient lui-même partie vivante de l'instrument, lui transmettant son pouvoir d'artiste créateur. Le savoir s'acquiert ici par tradition et par une longue pratique. *Troubadour* du clocher, le carillonneur doit savoir *trouver*. Alors, si le sens du beau s'allie à l'habileté, les rythmes des travaux et des saisons, les joies et les peines de toute une petite communauté, se retrouvent et s'inscrivent dans ces trilles et ces timbres passionnés, dans ces belles guirlandes sonores. Ainsi se cultive et se transmet l'art du gitan dans les patios, et celui du tzigane. Ainsi naissent et se déploient sur les prés ces grandes roses que le faucheur crée avec ses andains aux journées calmes de septembre. Le carillon est l'exemple typique de la musique artisanale. Nous touchons ici à l'essence même d'une race par l'un de ses moyens d'expression les plus spontanés et, en définitive, à la véritable culture d'un pays.

Nous, les enfants de hameau, nous étions à l'école des oiseaux, des légendes, du plain-

chant et des carillons. Avant l'âge de sept ans, nous devions savoir par cœur l'Evangile de Saint-Jean, la seule arme efficace contre le grand bouc au regard triangulaire. Et on nous défendait de pisser dans la « source qui rit », parce que saint Théodule passant par là avec sa cloche aurait bu de son eau et que la nôtre lui tomberait droit sur la tête. Les cloches de toutes nos chapelles avaient leur *saket* (secret) et nous étions sensibles à leurs doux accords, à leurs chansons de légende. La voix de la grande cloche d'Evolène nous entraînait, le dimanche matin, sur les chemins de la messe. Nous nous sentions légers, légers. Parfois le son semblait s'arrêter, rester en suspens. Au clocher, deux hommes saisissaient la cloche, l'immobilisaient un instant, afin de faire tournoyer le battant qui venait frôler le bronze comme une caresse. En ralentissant un peu notre allure nous pouvions saisir, au passage, ces longs frissonnements de feuilles, ces gros bourdonnements d'insectes. Puis, d'un coup, la cloche repartait en volée. Les jours où le vent était favorable, on l'entendait, dit-on, jusqu'à la Croix d'Aoste, croix de fer marquant la frontière, très loin, sur le glacier de Collon. Une fois, il y a bien longtemps, en tombant du clocher, elle fendit un mort en deux au cimetière de Saint-Jean. Remontée, remise à sa place, on remarqua une légère fissure. Sa voix en fut légèrement modifiée, et ses compagnes durent s'accommoder de cette vieille chanteresse sarrazine qui en plein office de carillonnage, se permettait de psalmodier, en quarts de tons, d'étranges mélopées.

Les carillonneurs que j'ai connus sont: Antoine Maître de la « croisée des chemins », son fils Jean « le chauffeur », le petit Jean Pralong « de la musique » et Pierre Beytrison « de la gare ». Ce dernier était le petit-fils du meunier Beytrison dont parle Victor Tissot dans *la Suisse inconnue*. Pierre Beytrison était fossoyeur de nuit, ramoneur de jour, farceur à toute heure, carillonneur aux grandes occasions. La veille des grandes fêtes, de Pâques ou de la Saint-Jean, patron de la paroisse, on pouvait le voir, assis sur un tronc de mélèze devant le vieux moulin, mimant, gesticulant, marmonnant, les pieds et les mains conduisant d'invisibles cordes, le regard perdu dans la vision d'un ballet enchanté. En réalité il préparait le carillonnage du lendemain. Il répétait ce qu'il appelait la « Belle ».

Malheureusement tous ces carillonneurs avaient cessé leur activité bien avant l'enregistrement mentionné dans le livre du pasteur Vernet. La mélodie du carillon d'Evolène aurait, sans doute, été perdue, si elle n'était pas venue, avec obstination, tournoyer dans la sacristie, chaque fois que le Père Tharcise Crettol s'apprêtait à sermonner les Evolènards. Ce grand défenseur du bel art des artisans en a fait une superbe chanson patoise. Nous pouvons donc reproduire, ci-après, la mélodie de la « Belle » en hommage au pasteur Vernet qui, par son travail et son savoir, par la publication de son beau livre, vient de sauver l'une des formes d'art les plus pures de notre pays.

Jean Quinodoz

In memoriam

A propos du carillon de la Sage M. Vernet, en plus du motif musical, note ceci: « Fait exceptionnel, et peut-être unique dans les annales campanaires valaisannes, les cloches de la Sage sont animées par une femme. Madame Marie Forclaz, née en 1894, fait retentir leur charmant quatuor depuis vingt-cinq ans, sans avoir jamais demandé la rémunération de ses services.» Mme Forclaz avait pris la succession du maréchal Antoine Follonnier, musicien sur l'enclume et au clocher, qui avait enchanté les matins de notre enfance. La douce et obsédante mélodie s'est tue. Mme Marie Forclaz est « descendue dans la terre » le deuxième jour de l'an 1967.

J. Q.